

## Introduction : quelle(s) philosophie(s) pour Ludwig Wittgenstein ?

---

On entend parfois qu'il y aurait non pas un, mais deux Wittgenstein<sup>1</sup>. Le « premier » Wittgenstein serait l'auteur du *Tractatus logico-philosophicus*, à la fois rigoureux logicien et métaphysicien dogmatique, défenseur d'un modèle unique et idéal du langage. Le « second » Wittgenstein serait l'auteur des *Recherches philosophiques*<sup>2</sup> ; celui qui, après des années de silence, serait revenu à la philosophie en élaborant une pensée du langage ordinaire et de ses multiples usages, en prônant un retour aux pratiques linguistiques réelles, dans un mouvement d'opposition aux constructions idéales ou abstraites. La seconde philosophie de Wittgenstein apparaîtrait alors comme un désaveu de la première, désaveu qui trouverait notamment sa formulation dans la préface aux *Recherches philosophiques*, où Wittgenstein semble vouloir souligner le contraste entre ses premières pensées et celles qu'il s'apprête à présenter : « Il y a quatre ans, j'ai eu l'occasion de relire mon premier ouvrage (le *Tractatus logico-philosophicus*) et d'en expliquer les pensées. Il m'est alors apparu soudain que je devais publier ces anciennes

- 
1. Cette lecture classique est notamment celle qui est présentée par G. Baker et P.M.S Hacker dans leur commentaire de référence des *Recherches philosophiques* en quatre volumes : *Wittgenstein : Understanding and Meaning*, Oxford, Blackwell, 1980 (vol. 1), *Wittgenstein : Rules, Grammar and Necessity*, Oxford, Blackwell, 1985 (vol. 2), *Wittgenstein : Meaning and Mind*, Oxford, Blackwell, 1990 (vol. 3), *Wittgenstein : Mind and Will*, Oxford, Blackwell, 1996 (vol. 4).
  2. Le *Tractatus logico-philosophicus* et les *Recherches Philosophiques* sont considérés comme les deux ouvrages les plus importants de l'œuvre de Wittgenstein. Publiées à titre posthume en 1953, les *Recherches philosophiques* développent les thèses principales de ce que l'on désigne comme la seconde philosophie de Wittgenstein.

pensées en même temps que les nouvelles, car ces dernières ne pourraient être placées sous leur vrai jour que sur le fond de mon ancienne manière de penser et par contraste avec elle<sup>1</sup> ».

Pourtant, cette opposition apparente entre les deux pensées de Wittgenstein s'avère, à l'examen, bien moins tranchée qu'il n'y paraît initialement. Tout d'abord, parce que l'on voit émerger, entre le premier et le second Wittgenstein, un Wittgenstein « intermédiaire » qui, à partir des années Trente, réélabore progressivement sa propre pensée pour lui faire prendre la forme qui sera la sienne dans les *Recherches philosophiques*. Ensuite, parce que l'ensemble de l'œuvre de cet auteur manifeste en réalité une profonde unité et une cohérence à laquelle une lecture par trop discontinuiste ne saurait rendre justice. Si Wittgenstein peut se montrer critique à l'égard des thèses de sa première philosophie, il ne les rejette cependant pas radicalement : il fait plutôt valoir que, tout en reposant sur des intuitions correctes, elles ont pu pécher par manque de largeur de vue. On peut notamment prendre pour exemple l'attitude que, dans sa philosophie ultérieure, Wittgenstein adopte à l'égard de la théorie de la proposition qu'il avait introduite dans le *Tractatus logico-philosophicus*. Cette théorie affirmait en effet que toute proposition élémentaire douée de sens est l'image d'un état de choses du monde. Or on a souvent retenu que la théorie de la signification proposée par la seconde philosophie de Wittgenstein s'était construite *contre* cette première approche, désormais considérée comme dogmatique et trompeuse. Pourtant, on s'aperçoit que lorsque, dans les années Trente, Wittgenstein interroge la pertinence de cette théorie de la proposition-image, il le fait en remarquant que « [d]ire que la proposition est une image souligne certains traits caractéristiques de la grammaire du mot "proposition"<sup>2</sup> » : en d'autres termes, il ne faut pas renoncer à cette idée, mais s'efforcer d'extraire toute la richesse de ses implications. Tel est le sens

- 
1. Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques* (ci après : RP), tr. fr. F. Dastur, M. Elie, J.-L. Gautero, D. Janicaud, E. Rigal, Paris, Gallimard, 2004, p. 22.
  2. Ludwig Wittgenstein, *Grammaire philosophique* (ci-après : GP), tr. fr. M.-A. Lescourret, Paris, Gallimard 1980, I, IX, § 113, p. 171-172.

que l'on peut, en général, accorder à la critique, par le second Wittgenstein, de sa première philosophie : non pas le sens d'une rétractation, mais plutôt celui d'une exploration et d'un approfondissement.

Cette continuité de la pensée de Wittgenstein se manifeste de façon plus frappante encore à travers la permanence de plusieurs problématiques qui s'expriment à chaque étape de sa philosophie. C'est notamment le cas de son approche de l'activité philosophique comme activité thérapeutique dont l'effet doit être de nous libérer des problèmes qui nous tourmentent en nous proposant une vision claire des non-sens sur lesquels ils reposent. Ainsi, dès le *Tractatus logico-philosophicus*, Wittgenstein faisait remarquer que « [l]a plupart des propositions et des questions qui ont été écrites touchant les matières philosophiques ne sont pas fausses, mais sont dépourvues de sens. Nous ne pouvons donc en aucune façon répondre à de telles questions, mais seulement établir leur non-sens<sup>1</sup> ». C'est assurément le même Wittgenstein qui, quelques décennies plus tard, devait affirmer que « [l]es résultats de la philosophie consistent dans la découverte d'un quelconque non-sens, et dans les bosses que l'entendement s'est faites en se cognant contre les limites du langage<sup>2</sup> ».

Il semble alors que l'on puisse et que l'on doive relire, dans le sens de cette continuité, le passage de la préface aux *Recherches philosophiques* présenté plus haut. On peut ainsi considérer que cette démarche consistant à vouloir présenter ensemble les deux termes extrêmes de sa pensée s'inscrit précisément, chez Wittgenstein, dans le cadre de cette volonté de clarification qui anime son entreprise philosophique. Le fait de placer ces deux pensées l'une contre l'autre, comme on regrouperait dans un album les portraits de membres d'une même famille, doit permettre non pas de mettre en lumière leur irréductible opposition, mais bien de laisser s'exprimer le jeu de leurs ressemblances tout autant que celui de leurs différences. L'unité de la philosophie de Wittgenstein est avant tout l'unité d'une méthode :

- 
1. Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus* (ci-après : TLP), tr. fr. G.-G. Granger, Paris, Gallimard, 1993, 4.003.
  2. RP, § 119.

elle tient à une façon nouvelle et profondément originale d'aborder et de traiter les problèmes de la philosophie. C'est cette unité de la pensée de Wittgenstein, ainsi que les multiples nuances qui s'y attachent, que l'on cherchera à ressaisir ici.

## Dire et montrer : le *Tractatus logico-philosophicus*

---

### Proposition et état de choses : une théorie de l'image

Lors de sa publication en 1921, le *Tractatus logico-philosophicus* se présenta comme un ouvrage ne ressemblant à aucun des ouvrages philosophiques légués par la tradition. Loin de comporter la forme d'exposition qui appartient en général aux essais de philosophie, ce traité consiste en un ensemble de propositions numérotées et hiérarchisées en sept rubriques, propositions qui présentent un singulier contraste entre la rigueur logique la plus austère et un ensemble de considérations aux accents quasi-mystiques sur l'indicible<sup>1</sup> ou sur le « problème de la vie<sup>2</sup> ».

L'une des questions majeures que cet ouvrage se donne pour tâche de résoudre est celle de la possibilité de la représentation propositionnelle : de la possibilité, pour le langage, de parler du monde et d'en dire quelque chose de vrai. En effet, le *Tractatus* nous présente deux ordres de réalité qui se font face : celui du monde d'une part, celui du langage d'autre part. Quant au monde, il se définit comme « tout ce qui a lieu<sup>3</sup> » : il se « décompose en faits<sup>4</sup> », qui consistent à leur tour en états de choses, c'est-à-dire en ensembles d'objets agencés selon une structure déterminée. Quant au langage, il peut être présenté comme « [l]a totalité des propositions<sup>5</sup> ». Celles-ci peuvent être ou bien des propositions élémentaires, c'est-à-dire

- 
1. TLP, 6.522.
  2. TLP, 6.53.
  3. TLP, 1.
  4. TLP, 1.2.
  5. TLP, 4.001.

des agencements de noms assemblés selon une structure déterminée<sup>1</sup>, ou bien des propositions complexes élaborées sur la base de ces propositions élémentaires. Le langage, donc, a prétention à parler du monde. Pourtant, comment comprendre que ces deux ordres de réalité, en apparence parfaitement hétérogènes et entièrement indépendants, puissent s'exprimer l'un l'autre ? Tel est le problème de la représentation propositionnelle, et c'est ce problème que formule notamment Wittgenstein dans ses *Carnets de 1914-1916* qui constituent les études préparatoires au *Tractatus* : « Voilà la difficulté rencontrée par ma théorie de la représentation logique : trouver un lien entre le signe écrit sur le papier et un état de choses du monde extérieur<sup>2</sup>. » La théorie de la proposition développée dans le *Tractatus logico-philosophicus* se présente comme une solution à ce problème. Ce lien qui permet d'assurer la connexion entre monde et langage, Wittgenstein le repère en effet dans la notion d'image [*Bild*], et plus précisément dans la notion d'« image logique<sup>3</sup> » : si la proposition est en mesure de représenter le monde, cela tient au fait que chaque proposition élémentaire est une image, ou encore un « modèle<sup>4</sup> » d'un état de choses donné. La notion de modèle doit ici être comprise au sens technique de schéma, voire de maquette<sup>5</sup> où, à chaque élément de l'état de choses concerné, correspondra un élément de la proposition, et où les relations qui existent entre ces éléments seront à leur

- 
1. TLP, 4.22 : « La proposition élémentaire se compose de noms. Elle est une interdépendance, un enchaînement de noms ».
  2. Ludwig Wittgenstein, *Carnets 1914-1916* (ci-après : C), tr. fr. G.-G. Granger, Paris, Gallimard, 1961, 27-10-14.
  3. TLP, 2.19.
  4. TLP, 4.01.
  5. On peut rappeler ici que Ludwig Wittgenstein avait une formation d'ingénieur et que les paradigmes dont il s'inspire dans l'élaboration de sa pensée sont souvent issus de la mécanique. Il est possible de rapprocher la notion de modèle qu'il introduit ici des descriptions proposées par Ludwig Boltzmann dans l'article « Modèle » rédigé pour l'*Encyclopaedia Britannica* en 1902.

tour projetées dans le complexe propositionnel : « Un nom est mis pour une chose, un autre pour une autre, et ils sont reliés entre eux, de telle sorte que le tout, comme un *tableau vivant*, figure un état de choses<sup>1</sup>. »

Le mode de représentation propositionnel se voit donc rapporté par Wittgenstein au mode de représentation pictural, celui-ci étant principalement compris comme une forme de projection<sup>2</sup> d'un ordre de réalité dans un autre. Cette solution s'oppose notamment à la théorie qui avait été celle de Bertrand Russell<sup>3</sup>, et qui rendait compte de la possibilité du jugement en en faisant une relation multiple entre un sujet unique d'une part, un complexe d'objets (un fait) de l'autre. Selon Wittgenstein, au contraire, une telle relation ne consiste pas dans « la coordination d'un fait et d'un objet », mais bien dans « la coordination de faits par la coordination de leurs objets<sup>4</sup> » : non pas dans une relation entre un sujet pensant et un complexe pensé, mais dans une relation entre deux complexes (le fait propositionnel, le fait réel) manifestant la même multiplicité et la même structure. Ce qui est décisif, pour que le lien de signification soit assuré, ce n'est pas qu'un sujet pensant synthétise les éléments de la proposition, mais uniquement que proposition et état de choses soient agencés de façon analogue : « Ce que l'image doit avoir en commun avec la réalité pour la représenter à sa manière – correctement ou incorrectement – c'est sa forme de représentation<sup>5</sup>. »

« Ce qui *peut* être montré ne *peut* être dit »

Cette solution au problème de la représentation permet à Wittgenstein de définir les notions de sens, de vérité et de conditions de vérité d'une proposition. Pour qu'une proposition soit une image, il n'est pas nécessaire qu'elle représente quelque chose de réel : il suffit qu'elle représente un état de

---

1. TLP, 4.0311.

2. TLP, 3.11.

3. Cf. Bertrand Russell : *Théorie de la connaissance*, tr. fr. J.-M. Roy, Paris, Vrin, 2002.

4. TLP, 5.542.

5. TLP, 2.17.

choses possible<sup>1</sup>. Et puisque toute proposition élémentaire véritable représente un état de choses possible<sup>2</sup>, alors cet état de choses constitue le sens de cette proposition<sup>3</sup>, de sorte que celle-ci est vraie à condition que l'état de choses figuré existe effectivement dans la réalité<sup>4</sup>. Quant aux propositions complexes, leur vérité ou leur fausseté dépendra de la valeur de vérité des propositions élémentaires dont elles se composent, étant donné l'agencement logique établi entre ces propositions<sup>5</sup>. En fonction de ces combinaisons, les propositions complexes douées de sens s'ordonneront donc dans un éventail compris entre ces deux « cas extrêmes<sup>6</sup> » que sont la tautologie, qui est « inconditionnellement vraie », et la contradiction, qui n'est « vraie sous aucune condition<sup>7</sup> » : tautologie et contradiction sont vides de sens, car elles ne montrent qu'une seule chose, à savoir « qu'elles ne disent rien<sup>8</sup> ».

On peut par conséquent résumer ainsi les conditions dégagées par Wittgenstein pour qu'une proposition puisse être considérée comme douée de sens : celle-ci devra ou bien être une proposition élémentaire figurant un état de choses possible, ou bien être une proposition complexe formée à partir de propositions élémentaires, et située entre ces deux extrêmes que sont la tautologie et la contradiction.

Or cette délimitation du domaine des propositions potentiellement douées de sens implique une disqualification de plusieurs types d'énoncés qui, habituellement, prétendent pourtant au titre de propositions. C'est notamment le cas de ceux qui visent à représenter la forme de la représentation elle-même. En effet, on a vu que la forme de la représentation consiste dans cette structure que proposition et état de choses doivent avoir

- 
1. Cf. C, 15.10.14 : « Dans la proposition, nous rassemblons les choses pour ainsi dire en vue d'un essai : et il n'est pas besoin qu'elles se comportent ainsi dans la réalité. »
  2. TLP, 2.201.
  3. TLP, 2.221.
  4. TLP, 2.222.
  5. Cf. TLP, 4.41 : « Les possibilités de vérité des propositions élémentaires sont les conditions de la vérité et de la fausseté des propositions. »
  6. TLP, 4.46.
  7. TLP, 4.461.
  8. TLP, 4.461.